

« Même des divinités féminines étaient en jeu »

Ruth Renée Reif en interview avec Peter Schäfer

L'élévation de Jésus de Nazareth comme le premier-né avant toute création, du Dieu devenu homme, du Fils de Dieu, du Fils de l'homme, du Messie » — toutes ces idées chrétiennes d'une dualité divine s'enracinent dans le judaïsme primitif, lequel avait plusieurs noms pour un second Dieu. L'investigateur du judaïsme, Peter Schäfer, remet en cause l'image d'un monothéisme judaïque en considération de connaissances scientifiques nouvelles. Dans son ouvrage, *« Deux Dieux aux Cieux. Représentations dans l'antiquité juive »* (C.H. Beck, Munich 2017), il décrit comment le judaïsme rabbinique qui se constitua sous la responsabilité des rabbins, après la destruction du second Temple en 70, selon notre chronique, se mit de nouveau à méditer sur ces idées antérieures d'un second Dieu. La représentation d'un second Dieu aux Cieux fut développée plus avant au cours des siècles par des rabbins et des mystiques juifs.

Monsieur le professeur Schäfer, dans votre ouvrage *« Deux Dieux dans les Cieux »*, vous renvoyez à de récentes recherches qui montrent que le judaïsme des premiers siècles post-chrétiens se trouvaient dans une autre relation que celle qu'on admettait jusque-là au judaïsme qui se déployait alors. Comment est-ce donc possible que l'on en prenne connaissance seulement maintenant ?

Nous partions depuis longtemps de l'acceptation que judaïsme et christianisme se détachèrent l'un de l'autre dès le premier siècle ap. J.-C. et devinrent deux religions différentes. Depuis 10 à 15 ans, une autre interprétation pourtant se fraye une voie. On reconnaît que cette scission ne s'ensuivit pas si rapidement, mais au contraire suivit un processus plus long. La manière puissante dont judaïsme et christianisme naissant s'influencèrent l'un l'autre, dans les premiers siècles post-chrétiens, devient pareillement évidente. Ce n'est pas seulement que le christianisme ne serait pas devenu ce qu'il est sans le judaïsme. Le judaïsme rabbinique aussi se modifia dans le discours et l'échange avec le christianisme naissant.

Par quoi cette manière de voir fut-elle longtemps ensevelie ?

Le christianisme ressortait comme l'élément nouveau et autre par rapport au judaïsme. Il soulignait sa singularité. Du côté juif, en revanche, on ne voulut pas conserver ou même continuer de développer des représentations qui devenaient de plus en plus chrétiennes et excluaient le judaïsme de plus en plus. Les circonstances politiques jouèrent aussi un rôle à cette occasion. Elles étaient autres en Palestine qu'à Babylone. Au moment où le christianisme s'éleva en religion d'état dans l'empire romain, la construction de synagogue fut interdite dans la Palestine romaine et le judaïsme circonscrit. À Babylone, la région de l'Euphrate et du Tigre, dans l'empire sassanide, il en alla par contre autrement. Des Chrétiens furent parfois même exposés à la persécution. C'est pourquoi dans le judaïsme de Babylone, on put s'en tenir à des représentations repoussées comme hérétiques par la majorité de l'opinion.

C'est-à-dire que ces antiques traditions bi-unitaires ne furent pas totalement perdues pour le judaïsme...

Après que les traditions bi-unitaires furent reprises par le christianisme, elles devinrent tabou pour le judaïsme rabbinique officiel. Néanmoins, cela ne valait pas pour le judaïsme dans sa totalité. Il y eut des cercles dans le judaïsme des premiers siècles chrétiens qui firent revivre de telles représentations. Ils reconnaissaient la dualité de Dieu comme quelque chose qui appartenait à leur propre tradition, quand bien même le christianisme la revendiquait pour lui. Plusieurs lignes de tradition s'entrelacent dans cette question. Nous connaissons beaucoup plus de choses aujourd'hui sur le judaïsme rabbinique. C'est pourquoi nous y voyons bien qu'il n'était en aucun cas un courant homogène, mais qu'au contraire, diverses forces y agissaient. Il y avait aussi bien des voix qui se départaient de cette tradition bi-unitaire, qu'il y en avait d'autres qui s'y tenaient. À maintes polémiques contre la représentation bi-unitaire, on reconnaît qu'elles s'adressaient contre des traditions, qui étaient de nouveau réveillées dans le judaïsme. Des représentations migraient de l'une à l'autre. On ne pouvait donc pas parler de deux religions séparées à cette époque.

Dans votre livre, vous renvoyez au fait « qu'au Dieu biblique pouvait être ordonné aussi une épouse ». La seconde Divinité était-elle pareillement une déesse ?

Dans la Bible hébraïque déjà, il y avait rarement et seulement à grand peine, un Dieu. À cette époque il y avait les prophètes Élie et Osée. Ils s'opposèrent au culte et à la vénération de Baal, lequel était subordonné à l'ancien Dieu El comme le Dieu guerrier. Et il y avait effectivement aussi une divinité féminine. À

Kuntullet Ajrud, près de la route de Gaza à Elath, on trouve des inscriptions dans lesquelles est évoquée une compagne du Dieu juif, à savoir Aschéra. C'était une déesse cananéenne dont le culte était toujours vivant. Mais elle n'est qu'un exemple qui montre que le monothéisme ne s'était pas tout à fait imposé et que même des déesses étaient encore en jeu. Le Dieu féminin dans la Kabbale a aussi ses racines dans le judaïsme antérieur.

La chimère du monothéisme

Le scientifique des religions John Hick révéla comment les représentations de Dieu évoluèrent au cours des temps. Il renvoie au Nord de la France autour de l'an 1000. Pour les êtres humains de l'époque, le Christ était une puissance que l'on redoutait. Lorsqu'ils avaient besoin d'aide, ils ne se tournaient pas vers lui mais vers les Saints locaux et la Vierge Marie.¹ Existe-il de tels changements dans les représentations aussi dans le Judaïsme ?

Exactement et c'est là ma thèse. La Kabbale surgit passablement à l'improviste, dans le sud de la France tout d'abord, autour de 1200, avant qu'elle s'étende seulement sur l'Espagne, ensuite en Israël et d'autres parties de l'Europe. Aux premières sources compte le *Sefer ha-bahir*, le livre « livre de l'éclat resplendissant ». En lui émerge pour la première fois l'idée des dix puissances divines, dont la dixième est féminine. Je me suis demandé d'où cela peut s'expliquer et d'où provient soudain cette idée. Comme cela se laisse constater, de telles impulsions existaient déjà depuis longtemps auparavant dans le judaïsme.

Dans le Livre des Proverbes par exemple, il y a l'endroit célèbre² où la sagesse dit d'elle-même avoir été créée par Dieu **avant** la création du monde : « **jouant devant lui en tout temps** ». Plus d'un exégète défendent la manière de voir que la sagesse ici apparaît comme la petite fille de Dieu, et donc c'est une demoiselle. Le judaïsme rabbinique a référé cette sagesse pourtant au livre de l'Alliance entre Dieu et son peuple Israël. Il n'en démord pas sur le fait que tout ce qui est important se trouve dans l'écrit et donc dans la Thora. D'une sagesse féminine personnifiée, il ne resta plus grand-chose. Chez le philosophe juif Philon d'Alexandrie, le *Logos* est le second Dieu, par l'entremise duquel Dieu passe dans le monde terrestre de l'être humain. C'est la puissance créatrice de Dieu³, qui fonctionne aussi comme médiateur entre Dieu et les êtres humains. Par la suite cette représentation d'un second Dieu féminin médiateur se perd dans le judaïsme ou bien est obstruée. Mais en 1200⁴, elle refait surface avec la Kabbale, soudain dans le sud de la France. La dixième puissance féminine se tient à la « couture » infime entre la divinité et le monde terrestre. Elle sert d'intermédiaire entre la vertu divine qui, par elle, est communiquée à l'être humain. Son émergence soudaine, s'explique précisément à partir de la vénération de Marie qui précisément à cette époque rencontra une énorme diffusion.. Marea acquiert une importance particulière comme *Mediatrice*, médiatrice [et secourable, *ndt*] entre Dieu et l'homme. Cette vénération de Marie produisit le phénomène analogue se déployant dans le judaïsme.

Si ces traditions bi-unitaires du judaïsme ont continué d'agir d'une manière ou d'une autre, d'où provient alors l'idéal du monothéisme ?

¹ Je peux personnellement confirmer que dans le Nord de la France et même plus précisément encore à Tournai — le fief du père de Clovis (et donc comme à la radio *France Inter* la royauté française est allée chercher un « belge », descendant des Belens, comme on s'en doutait bien...) — on honore toujours et on continue à étudier la Vierge Marie-Sophia et son Fils, le Christ-Jésus et *Logos*, mais bien sûr dans le cadre d'une compréhension anthroposophique du Mystère de la résurrection — pierre d'achoppement du véritable christianisme — telle qu'elle fut donnée par Rudolf Steiner et Serge Prokofiev. *ndt*

² Le passage est le suivant : « Yahvé m'a créée, **prémices de ses voies** ; avant ses œuvres, depuis toujours. Dès l'éternité je fus formée, dès le début, avant les origines de la Terre. Quand il n'y avait pas d'abîmes je fus enfantée, quand il n'y avait pas de sources chargées d'eau. Avant que les montagnes ne fussent enfoncées, avant les collines je fus enfantée, alors qu'il n'avait pas encore fait la terre et les campagnes, et les premières poussières du monde. Quand il établissait les cieux, j'étais là, quand il traçait un cercle à la surface de l'Abîme, quand il solidifiait les nuages en haut, quand il rendait puissantes les sources de l'Abîme, quand il assignait sa limite à la mer, de façons que les eaux ne transgressent son ordre, quand il affermissait les fondements de la terre, **j'étais à ses côtés comme une enfant chérie et je faisais ses délices chaque jour, jouant devant lui en tout temps**, jouant sur le sol de la terre et trouvant mes délices avec le fils d'homme. » **Proverbes 8**, 22-31. (Bible Osty, soulignement en gras du traducteur). *ndt*

³ À savoir son Verbe. Voir pour mieux comprendre : Salvatore Lavecchia : *Le penser en tant que lumière d'une vertu accouchant du monde — La physionomie incarnante dans le Rig-Veda et sa rencontre avec l'anthroposophie*, dans *Die Drei* 9/2015. (Traduction française disponible sans plus auprès du traducteur, sur simple demande) *ndt*

⁴ Sans doute en rapport avec les Cathares, extrêmement actifs à l'époque dans le sud de la France, avant que la papauté, une institution menacée dans ses fondements « spirituel », y mette bon ordre. Mais 700 ans plus tard, « le laurier cathare a fleuri » avec la science spirituelle anthroposophique. Voir aussi toutes les conférences de Steiner où il parle d'un lien sur le point de se rompre avec le monde spirituel, vers 1250. C'est peut-être grâce à Thomas d'Aquin, qu'il s'est maintenu ; alors cette grande âme était dans la force de l'âge (il avait 22 ans !), « cette âme si puissante au corps si pesant et à l'esprit si subtil et courageux ». *ndt*

Voir aussi dans ce contexte et à l'occasion du 500-tenaire des thèses de Luther : Ernt Boldt : *De Luther à Steiner*. (Traduction française disponible sans plus auprès du traducteur, sur simple demande) *ndt*

À la base de cet idéal repose la représentation d'un développement religieux. Celle-ci fut créée au 19^{ème} siècle. Elle postule un cheminement depuis le polythéisme primitif des peuples primitifs jusqu'aux hauteurs idéelles péniblement escaladées de la spiritualisation. Conformément à cela, le monothéisme est la forme la plus élevée de la religion. C'est naturellement là une épouvantable chimère.⁵ De fait, le judaïsme ne connaît point d'époque d'une percée définitive du monothéisme. Ni dans la Bible, ni plus tard, absolument pas dans la Kabbale, on ne rencontre un tel monothéisme strict.

L'égyptologue Jan Assmann montre que l'idée monothéiste émergea pour la première fois chez le pharaon Akhenaton, mais depuis elle tomba complètement dans l'oubli

De fait une forme de monothéisme fut propagée par Akhenaton, longtemps avant le judaïsme en Égypte. Il introduisit le seul et unique culte solaire. Avec la fin de son règne, ce culte disparut. Tous les temples furent détruits et tout ce qui rappelait ce culte fut effacé. Avec cela l'idée monothéiste disparut dans l'esprit. C'est le judaïsme qui imposa par la suite le monothéisme. Il est vrai que ceci ne se passa pas de manière pacifique. On dut procurer de force au monothéisme une autorité. Jan Assmann y rattache sa thèse, selon laquelle le monothéisme fut l'entrée de la violence dans la religion. Avec cela celui-ci connaît une interprétation négative évidente. Cela me semble problématique et je ne peux pas donner mon assentiment à cette interprétation de Assmann.⁶

Si vous envisagez le judaïsme actuel : quelle importance revêtent aujourd'hui ces traditions bi-unitaires ?

De fait les représentations bi-unitaires prennent fin avec l'antiquité tardive et pas non plus avec l'établissement du christianisme. Au Moyen-Âge, elles connurent une continuation massive dans la Kabbale. Elles défendent la représentation d'un Dieu qui n'est pas seulement une di-unité, mais encore une déca-unité. Se souleva aussi contre cela une polémique intérieure au judaïsme. La philosophie juive médiévale ne savait rien commencer avec la tradition kabbaliste. La Kabbale est pourtant un large mouvement dans le judaïsme. On ne peut pas l'abolir en un phénomène marginal. Après son apparition en 1200, elle poursuivit son développement dans les siècles suivants jusqu'aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles où elle devint un mouvement de masse. Elle appréhendait de vastes parties du judaïsme européen. Après cela elle se perdit, ou mieux, elle fut opprimée dans un judaïsme qui se déclarait de plus en plus rationnel. Au 19^{ème} siècle, le judaïsme s'orienta vers le rationalisme et le protestantisme. Avec cela les traditions bi-unitaires furent complètement enfouies. Mais elles ne doivent pas le rester. Pour le dialogue moderne chrétien-juif elles pourraient encore gagner en importance. Je donnerais volontiers cette impulsion.

Quel serait l'aspect d'un tel dialogue chrétien-juif sur les représentations bi-unitaires ?

Dans le Livre de Daniel, provenant du 2^{ème} siècle av. J.C., Daniel aperçoit, dans une vision, un vieux roi sur un trône céleste et un jeune roi qui ressemblait à un jeune homme. Celui-ci est légitimé par l'ancien Dieu : il en reçoit pouvoir, dignité et royauté, de sorte que tous deux deviennent presque identiques. Le jeune Dieu, dans la tradition juive, est un ange déifié ou bien un être humain qui s'est élevé au ciel, pour y devenir une forme divine. L'incarnation n'existe pas dans la tradition juive, à savoir la possibilité que Dieu devienne un être humain. Mais au sujet de la représentation de deux Dieux un dialogue peut avoir lieu. Puisque des analogies existent entre Dieu-Père & Dieu-Fils de la même façon qu'entre l'antique Dieu et le jeune Dieu. Le jeune Dieu et le Dieu guerrier, qui délivre Israël et doit mener la guerre contre les mécréants. Il est mis au même niveau que le Messie. À ce propos il y a un endroit merveilleux dans un Midrasch — donc un commentaire de la Bible hébraïque — qui s'occupe de la manière d'apparaître de Dieu comme un Dieu antique ou un Dieu jeune. Dans la Bible hébraïque ce dernier apparaît aussi comme le Dieu qui mène la guerre. Et le Midrasch constate qu'il s'agit du même Dieu. À partir du *Logos* de l'antique tradition juive, Jésus devient⁷ dans le christianisme. Dans le prologue de Jean, il est dit : Au principe était le Verbe. Étant

⁵ Textu-allemand : « *Das ist natürlich eine Schreckliche Chimäre* » Tel est le texte allemand pour ceux qui douteraient du caractère terrible de ces paroles. *ndt*

⁶ Mon ami **Iantucaros**, druide de son état, n'hésiterait pas du tout, lui, au contraire, à donner le sien : en effet, les Druides ne pouvaient absolument pas admettre un Dieu monothéiste, car cela ne correspondait pas à ce qu'ils vivaient et voyaient de leurs yeux de l'esprit, ici, dans nos forêts. *ndt*

⁷ Textu-allemand : « *Aus dem Logos der alten jüdischen Tradition wird im Christentum Jesus.* ». Évidemment l'auteur ne peut dire plus que « Jésus », c'est une vérité scientifique partielle (comme l'est celle en biologie du métabolisme biochimique, complètement décrypté aujourd'hui, par rapport au corps éthérique qui n'a pas encore de valeur d'existence en biochimie universitaire académique).

donné que judaïsme et christianisme sont infiniment proches. Si l'on se remémore cette représentation de deux Dieux, ce serait déjà un pas important.

Un dialogue sans obligation

Voyez-vous actuellement un besoin, dans le judaïsme pour penser à fond de nouveaux concepts de Dieu ?

Il ne me sied pas de donner des conseils. Mais si l'on veut être au clair sur la manière dont le judaïsme fut bigarré et ouvert dans l'antiquité tardive pour de telles propositions, cela pourrait ouvrir de nouvelles perspectives. Cela montrerait aussi qu'il y a nonobstant une plus grande proximité entre judaïsme et christianisme qu'on aimerait parfois en convenir sous la pression d'une histoire atroce.⁸

Et si nous dirigeons encore un regard sur l'islam

Des trois religions abrahamiques, l'islam est monothéiste avec la moindre absence de compromis possible. La vénération d'autres Dieux à côté d'Allah passe pour le plus grand péché. Mais la rigueur et la véhémence, avec lesquelles le Coran s'oppose à cela, pourrait attirer l'attention qu'il avait une raison pour ce faire.

L'islam défendit toujours une compréhension inclusive de la vérité, en associant les révélations antérieures. La manifestation de Dieu alla tout d'abord à Moïse et devint réalité dans la Thora, puis en Jésus, par lequel elle devint réalité dans l'Évangile et, en une dernière manifestation qui n'est plus surrenchérissable celle-là, à Muhammad. Un tel modèle inclusif serait-il pensable aujourd'hui ?

Pour le judaïsme, le christianisme et l'islam, un modèle inclusif serait pensable. Je plaide de manière décisive pour échanger là-dessus. Mais c'est la tâche des théologiens.⁹ Les historiens ne peuvent qu'y produire une aide.

Le pédagogue des religions, Stephan Leimgruber, pensait que « Jérusalem deviendrait une ville dans laquelle les trois religions abrahamiques continueraient de vivre ensemble dans l'équité. Ensuite le trialogue pourrait mieux progresser entre Juifs, Chrétiens et Musulmans » Êtes-vous d'accord avec cela ?

Cela rattache le trialogue à des conditions politiques préalables. Comme le révèle la situation aujourd'hui, je ne peux pas me représenter que ces conditions puissent être créées dans un avenir à portée de vue. C'est pourquoi je mets en garde de rendre le trialogue dépendant de cela. C'est un idéal. Cela pourrait faciliter le trialogue. Mais je ne voudrais pas attendre cela. Je me souhaite que le trialogue entre les trois religions abrahamiques soit mené sans obligation.

Die Drei, 9/2017.

(Traduction Daniel Kmieciak)

(Les notes du traducteur sont sous sa responsabilité exclusive !)

Peter Schäfer est né en 1943 à Huckeswagen et il a grandi à Mülheim-sur-la-Ruhr ; de 1974 à 1983, il est professeur de judaïsme à l'université de Cologne, et ensuite à l'université libre de Berlin jusqu'en 2008, ainsi que de 1998 à 2013, à l'université de Princeton. En outre, il a occupé des postes de professeur invité à l'université hébraïque de Jérusalem, au centre d'études hébraïques supérieures de l'université de Yale, au *Jewish Theological Seminary of America* et à l'*Institute for Advanced Studies* à Princeton. Depuis 2014, il est directeur du Musée juif de Berlin. Il fut distingué en 1994 du prix Leibniz de la communauté de recherche allemande. En 2007, il reçut le prix *Andrew W. Mellon Foundation Distinguished Achievement*. Parmi ses plus récentes publications : *Jésus dans le Talmud* (Tübingen 2007) ; *Haine des Juifs et crainte des Juifs. La naissance de l'antisémitisme dans l'antiquité* (Berlin 2010) ; *Les origines de la mystique juive* (Berlin 2011) ; *La naissance du Judaïsme à partir de l'esprit du Christianisme. Cinq conférences sur la naissance du judaïsme rabbinique* (Tübingen 2010) et *Deux Dieux dans les Cieux. Représentations de Dieu dans le judaïsme antique* (Munich 2017).

Or Jésus devient le Christ-Jésus et cela dès son baptême dans le Jourdain conformément à ce que voit Jean-Baptiste (et qu'anticipèrent par leurs visions, les prophètes juifs, même Daniel, que l'auteur vient justement d'évoquer nonobstant) et le grand prophète juif ultime de déclarer aux siens qu'il baptisait :

« Voici l'Agneau qui enlève le péché du monde ! *ndt*

⁸ Certes, l'histoire est atroce de la persécution que connurent les Juifs, de par les Églises chrétiennes et le nazisme. Ce n'est pas pour autant que l'on doive encourager le sionisme juif actuel qui, de toute évidence, représente, quoi qu'on en dise par ailleurs, une des causes principales de l'impossibilité d'ouvrir un dialogue entre Palestiniens et Israéliens. Or ce dialogue est absolument nécessaire, même au-dessus de l'abîme qui s'est ouvert entre eux. *ndt*

⁹ On aimerait bien savoir ici quelle est cette frontière (évoquée subtilement ici : c'est pas mon job ! Je n'ai pas reçu mes distinctions scientifiques pour faire cela.) laquelle séparerait le scientifique de la religion, qui parle de la vérité d'une bi-unité divine, du théologien du Moyen-Âge qui cherche une vérité de la présence du *Logos*. Pour moi, il n'existe pas de telle frontière entre les deux, c'est une question d'élévation dans le sensible-suprasensible et d'intensification spirituelle, dans l'acception goethéenne de ces expressions données et commentées par Rudolf Steiner.

Par exemple, un chercheur en religion devrait se servir du **double courant du temps**, tel qu'il a été mis en évidence par Christophe Hueck dans l'évolution biologique. En effet, ici on ne parle que de passé et donc de religions passées. Or le christianisme se démarque de ces religions de par le Mystère — ou bien, si vous voulez ou si vous avez peur — le concept de résurrection, dont la réalité spirituelle impulse depuis l'avenir et commence seulement à ce faire sentir et penser. C'est d'ailleurs la raison des graves tensions religieuses de notre époque. Et les religions anciennes, qui ne cessent ni ne veulent pas mourir, ne peuvent pas le comprendre pas parce qu'elles ne voient pas ce mystère ou ce concept, à la hauteur où il se manifeste de plus en plus avec la présence (parousie) du Christ, qui s'éveille dans notre conscience. *ndt*